Le grand péché ...

Al-Jumhuriya, 11 mai 1955.

C'était, aux yeux de certains écrivains, un grand péché, cette chose que j'avais entreprise lorsque je me mis à préparer la traduction des plus hautes œuvres de la littérature mondiale en langue arabe, et il semble que je sois plongé jusqu'aux oreilles dans ce grand péché depuis ma plus tendre jeunesse ; car, du temps où j'étais étudiant, je me consacrais avec passion à dévorer tout ce qui était traduit en arabe, quelle qu'en fût la valeur, quelle qu'en fût la portée, parce que je voyais dans ces livres des formes de savoir que je n'avais jamais connues, et que j'y voyais un renouvellement de moi-même, une éducation de mon esprit et une purification de mon cœur. Et j'avais à peine maîtrisé les rudiments de la langue française qu'un ami généreux — que Dieu ait son âme — m'invita à me joindre à lui pour traduire du français un livre de philosophie morale (c'était le livre de Jules Simon, Le Devoir), et je répondis à son invitation avec le plus grand empressement, m'y attachant profondément, aspirant au savoir que j'en tirerais, et heureux de permettre à des centaines et des milliers de jeunes gens comme moi d'acquérir un savoir nouveau, d'éduquer leur esprit, de purifier leur cœur, de renouveler leur âme, et d'ajouter à leurs propres forces une énergie fertile qui leur profiterait et profiterait à autrui.

Et je n'eus pas achevé mes études en France et regagné l'Égypte que je m'employai à faire connaître à mes compatriotes des formes nouvelles de savoir, par tous les moyens en mon pouvoir — traduisant tantôt, résumant tantôt, et encourageant toujours la traduction et le résumé ; préférant la traduction chaque fois que les moyens en étaient disponibles, et recourant au résumé lorsque la traduction n'était pas possible, persuadé que la culture arabe ne gagne en force, ne s'épanouit, ne croît en fertilité, en richesse, en agrément, en renouveau des âmes et en hâte de la renaissance, qu'à proportion de ce qui lui est ajouté des cultures des nations étrangères, quelles que soient ces nations.

Et c'est pour cette raison que j'ai traduit, résumé, et poussé d'autres à traduire et à résumer beaucoup des littératures grecque, romaine, française, anglaise, allemande, italienne et persane — œuvres dont des générations d'Égyptiens et d'Arabes d'Orient ont vécu un temps, et dont j'espère qu'ils continueront de vivre pour les temps à venir. Puis il m'apparut que cette activité, à laquelle je m'étais poussé moi-même et à

laquelle j'avais poussé d'autres, avait besoin d'une certaine organisation, et que tout le bien résidait dans l'organisation du transfert des cultures étrangères dans notre langue arabe, afin que, en un temps plus ou moins long, nous puissions faire ce que d'autres nations ont fait, et transférer dans notre langue les classiques de la littérature et de la culture étrangères — enrichissant la langue elle-même, d'une part, et ravivant les cœurs de ceux qui la parlent, et hâtant la renaissance arabe, d'autre part. Et j'ai toujours cru que l'Égypte occupe une position historique et géographique grave parmi les pays de la terre, et qu'elle s'est toujours élevée à son devoir pesant et noble : celui de transmettre la culture orientale à l'Occident, et la culture occidentale à l'Orient.

Et c'est pour cette raison qu'elle est l'un des fondements de la vie intellectuelle de l'humanité, et que sa force, sa vigueur et son élévation à ce devoir sont une condition essentielle pour que la lumière du savoir brille sur l'Orient et l'Occident à la fois, et pour qu'un équilibre soit atteint entre l'Orient et l'Occident également.

Il y a plus de quinze ans, j'ai tenté d'entreprendre cette organisation, et de préparer pour elle un instrument au sein du ministère de l'Éducation, et j'ai tenté de rendre Shakespeare en arabe pour le bénéfice de ceux de nos jeunes gens versés à la fois dans l'anglais et dans l'arabe, et de faire de même pour les œuvres d'un groupe d'éminents écrivains français qui sont à la France ce que Shakespeare est à l'Angleterre ; mais les circonstances de la vie que nous vivions alors m'empêchèrent de réussir ce que je souhaitais.

Et je n'ai pas tenté de faire de même pour la littérature des autres nations, parce que notre connaissance de leurs langues n'était pas satisfaisante, et je n'eus d'autre choix que de supporter patiemment cet échec jusqu'à ce qu'une vie meilleure que la nôtre nous devienne accessible ; et je tentai par la suite de poursuivre ce travail sans m'appuyer sur l'autorité de l'État, mais je ne trouvai pas d'argent, et fus contraint à un nouvel échec.

Et lorsque j'assumai les charges du ministère de l'Éducation, je tentai de reprendre cet effort, et je mis de côté, dans le budget du ministère, une petite somme d'argent pour le commencer ; puis je quittai le ministère, et je n'ai jamais su ce que le destin fit de cet argent mis de côté dans le budget, ni de cet effort que j'avais tenté de poursuivre. Puis je fus invité à la présidence du Comité culturel de la Ligue arabe, et je trouvai dans son budget une petite somme d'argent réservée à la

traduction, que je dirigeai vers Shakespeare ; et si cette somme avait été plus importante qu'elle ne le fut, j'en aurais dirigé une partie vers des écrivains d'autres nations que Shakespeare — mais quelque chose vaut mieux que rien.

Et j'appris, d'une conversation avec notre Premier ministre et avec le ministre de l'Éducation, que le gouvernement actuel croit, comme moi, à la nécessité de traduire les classiques de la culture étrangère dans la plus large mesure possible ; et je m'en réjouis de la plus grande et profonde joie, et j'espère très sincèrement que la part de succès du gouvernement révolutionnaire vers le bien en cette matière dépassera celle des gouvernements précédents. Mais j'avais à peine commencé à exécuter ce que j'avais résolu de traduire de Shakespeare que l'argument et le contre-argument se multiplièrent, que les choses se confondirent dans bien des esprits, et que des plumes coururent dans certains journaux avec force propos que j'aurais préféré qu'elles ne tinssent pas — car, à mon profond regret, s'ils reflètent quelque chose, c'est la pensée hâtive, les jugements précipités et les opinions saisies au vol dont notre vie intellectuelle est mise à l'épreuve en ces jours.

Certains écrivains ont dit : ne traduisez pas la littérature étrangère occidentale, et ne traduisez pas non plus la littérature étrangère orientale. Et la réponse la plus facile à opposer à ceux qui tiennent ce point de vue est que traduire la littérature étrangère orientale est elle-même un devoir, et qu'il faut en chercher les moyens et les ressources — et le premier de ces moyens est la connaissance des langues de cette littérature orientale. Ceux qui veulent traduire ce que les peuples de l'Inde ont hérité de leurs anciens doivent, avant toute chose, apprendre la langue dans laquelle cette littérature fut écrite ; et jusqu'à ce que cette langue soit apprise, et que des traducteurs d'elle vers l'arabe soient trouvés — ce que nous espérons prochain — il est bon que nous poursuivions la traduction que nous pouvons faire à partir des langues occidentales que nos jeunes gens connaissent bien. Et grâce à Dieu, parmi nos jeunes gens aujourd'hui, il en est qui sont capables de traduire de la plupart des grandes langues européennes ; il ne nous manque que le russe, et ce n'est pas peu de chose que de pouvoir traduire de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien et de l'espagnol — chose que nous n'aurions même pas osé espérer il y a quinze ans.

Et certains ont dit : ne traduisez pas la littérature, mais traduisez la science ; car c'est par la science que nous vivons et sur la science que

nous subsistons, et c'est la science qui nous aide à exploiter l'agriculture, l'industrie et le commerce jusqu'aux limites extrêmes de l'exploitation, et c'est elle qui fait de nous une nation forte, comme elle a fait des nations d'Europe et d'Amérique des nations de grande puissance et de grande force. Le moins qu'on puisse dire d'un tel propos est qu'il reflète une brièveté de pensée, une hâte de jugement et une saisie d'opinion sans réflexion ni patience.

Car il n'est pas douteux que la science ait une grande importance dans la vie des nations, mais il n'est pas douteux non plus que la littérature n'est pas moins importante que la science pour la vie des nations. Et combien je voudrais que ceux qui tiennent ce point de vue me nomment une seule nation européenne ou américaine qui ait vécu de la science seule, sans une part de littérature aussi abondante que sa part abondante de science. C'est le comble de la folie que de prétendre que la science seule revivifie et renforce les nations, et il se peut bien que la part de la littérature dans la vie et la force des nations égale celle de la science, si elle ne la dépasse et ne s'étend davantage encore. Et peser la science contre la littérature, et leurs effets respectifs sur la vie des nations, contre les besoins des nations de l'une ou de l'autre, est une absurdité indigne de gens instruits vivant à l'époque où nous vivons.

Et je n'ai pas encore oublié ce qu'un membre de l'ancien Conseil de l'Université égyptienne me dit un jour, il y a trente-cinq ans — il était ingénieur — à savoir que, s'il pouvait abolir tous ces cours enseignés à l'Université, et enseigner aux étudiants l'horlogerie à la place de ces littératures, il le ferait, et se rendrait ainsi le plus heureux des hommes. J'en ris, et ceux qui entendirent ce propos en rirent avec moi, et nous attribuâmes cette opinion étrange à l'âge avancé du vieil ingénieur ; mais combien plus encore aujourd'hui, lorsque nous entendons et lisons des propos qui lui ressemblent, écrits par leurs auteurs sans hésitation ni réserve, comme s'ils écrivaient pour leurs lecteurs la science tout entière elle-même, et les orientaient vers l'idéal le plus élevé vers lequel les peuples devraient tendre.

Et ces messieurs n'oublient qu'une chose : que nous ne connaissons aucune nation qui ait vécu de la science sans la littérature, et que la vie des nations par la science seule est un enfer dont nous espérons que Dieu épargne l'humanité, car en lui réside la perte irrémédiable de l'humanité. Et pour qui ces messieurs veulent-ils que la science soit traduite ? Veulent-ils qu'elle soit traduite pour les savants qui la lisent déjà dans ses différentes langues originales — mais ils n'ont nul besoin qu'elle leur soit

traduite !

Ou bien veulent-ils qu'elle soit traduite pour le peuple — et que ferait le peuple de la science une fois qu'elle lui serait traduite ?!

La mangerait-il ou la boirait-il ? Ces messieurs imaginent-ils que la science soit quelque chose que les classes moyennes instruites parmi les propres fils du peuple puissent digérer, à plus forte raison ceux qui n'ont pas même atteint un niveau moyen de culture ? Ou bien entendent-ils que la science vulgarisée soit traduite pour le peuple ? Et qui les empêche de le faire précisément ? Il y a déjà beaucoup de gens qui traduisent la science vulgarisée pour le grand public instruit — mais nous pensons à autre chose, à quelque chose de tout à fait différent de cela.

Nous pensons à traduire les classiques de la littérature et de la culture qui ont poussé les nations à vivre, à progresser, et à se préoccuper de la science elle-même, et qui ont permis aux savants eux-mêmes de vivre, de profiter et d'être utiles par leur science. Et qui sait si la science aurait même pu naître, si la littérature ne l'avait précédée dans l'existence !

Et qui sait si la science aurait pu croître, si la croissance et l'épanouissement de la littérature ne l'avaient accompagnée !

Et la chose la plus étrange qu'on ait dite sur ce sujet est que traduire Shakespeare est un mal, parce que Shakespeare était l'un des poètes royalistes qui flattaient les rois et l'aristocratie et méprisaient le commun peuple, et rabaissaient les pauvres et les misérables. De tels propos s'écrivent en ces jours mêmes, et trouvent parmi le commun des gens ceux qui les lisent et leur prêtent l'oreille, et cette sottise se répand parmi les classes du peuple, de sorte que la valeur des choses se perd, et que le jugement et l'opinion des gens se corrompent — comme si notre culture avait besoin d'être mise à l'épreuve d'une illusion aussi étendue.

Et que pense cet écrivain, qui diffuse de tels propos parmi le peuple, du fait que la littérature de l'humanité dont ces longs, longs siècles ont vécu fut, pour la plus grande part — sinon entièrement — une littérature née à l'époque des rois et des aristocraties, tout comme la science, la philosophie et l'art naquirent à l'époque des rois et des aristocraties, et furent présentés aux rois et à la noblesse ? L'humanité doit-elle, pour cette raison, se détourner de la totalité de son héritage culturel, et commencer son histoire à la fin du dix-huitième siècle, lorsque les Américains et les Français publièrent leurs déclarations des droits de

l'homme, et lorsque la démocratie se répandit parmi les peuples, et lorsque les droits des peuples furent reconnus ?

Il s'ensuivrait alors qu'il faudrait brûler les bibliothèques et les musées d'art, qu'il faudrait détruire entièrement les œuvres d'art durables, et que la nouvelle humanité devrait vivre uniquement de ce qui fut produit aux dix-neuvième et vingtième siècles — et elle ne pourra même pas vivre de ce qui fut produit en ces deux siècles, puisque cela aussi fut tiré de ce vaste héritage que cet écrivain déteste tant, et dont il veut que l'humanité se détourne entièrement.

Nous demandons à Dieu, pour cet écrivain, pour ceux qui lui ressemblent, et pour ceux qui l'écoutent et le suivent sur cette voie tortueuse et sinueuse, qu'il lui accorde la rectitude du jugement, le guide vers la vérité, lui inspire ce qui est juste et le fasse dire, et guide également sa plume vers cela — afin qu'il ne corrompe pas l'esprit des gens par une telle sottise, qui ne devrait pas être publiée en ces jours.

Cela étant posé : traduire les cultures étrangères — quelle qu'en soit la source, quelle qu'en soit la patrie, quel qu'en soit le teint — est un devoir grave, et l'Égypte tombe dans la négligence la plus hideuse et la plus honteuse si elle ne s'élève pas à ce devoir, et ne se hâte pas de s'y élever par tous les moyens en son pouvoir.

Elle doit commencer par ce qu'elle est capable de faire, et préparer les moyens d'entreprendre ce qu'elle n'est pas encore capable de faire, le plus tôt possible ; car si elle ne le fait pas, elle aura trahi sa propre histoire, se sera jouée d'elle-même, et aura condamné ses propres fils à demeurer pour toujours des dépendants d'autrui, incapables de se tenir seuls debout sur quoi que ce soit.

Et je demande à Dieu d'épargner à l'Égypte et à ses fils ce grand mal, et j'appelle mes compatriotes, avec la plus pressante insistance, à se hâter vers Shakespeare et ceux qui lui ressemblent parmi les lumières de la littérature et de la culture, en toute terre et en toute génération de l'humanité — comme lecteurs, traducteurs, interprètes, critiques et bénéficiaires de tout cela ; car c'est là la vie intellectuelle digne de l'Égypte et des Égyptiens, et la vie que vivent les nations avancées et supérieures.

Cela étant posé : traduire la science est en effet un devoir, et il revient aux seuls savants de l'accomplir, avec l'aide de l'État et du peuple dans cette traduction. Mais quoi qu'il en soit, les portes et les fenêtres de

l'Égypte doivent être largement ouvertes, afin que la science, la culture et la littérature y entrent, sans que rien ne s'oppose à leur pénétration dans les esprits, les cœurs et les profondeurs des consciences. Que les Égyptiens s'enlisent donc avec moi dans ce grand péché, le péché de traduire tout ce qui profite à l'esprit, au cœur et à la conscience.